

Les poupées sacrifiées

Simon Brousseau

Numéro 313, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83398ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brousseau, S. (2016). Compte rendu de [Les poupées sacrifiées]. *Liberté*, (313), 54–55.

Les poupées sacrifiées

L'amitié selon Elena Ferrante donne les moyens de l'insoumission.

SIMON BROUSSEAU

ALIRE les romans d'Elena Ferrante, je comprends comment l'amitié peut vivifier mes souvenirs et redonner au passé sa consistance. Cette écrivaine met des mots sur une mécanique qui, la plupart du temps, s'enclenche en moi sans que j'y porte attention : je me souviens des moments d'amitié avec intensité comme si, de l'autre côté du souvenir, l'ami pensait aux mêmes détails que moi. Je regarde son visage, dans l'espace mental où il se trouve, et j'y vois un passé commun, des rires qui nous appartiennent à nous seuls, les souffrances qu'on s'est infligées par envie ou par cruauté, les épreuves qu'on a surmontées et qui nous définissent. L'ami, écrit Ferrante, est celui à qui on fait de la place en soi-même.

La tétralogie amorcée avec *L'amie prodigieuse* propose une méditation romanesque sur le passage du temps et l'amitié. Celle-ci y est représentée comme un filtre qui donne au passé sa couleur, mais il s'agit aussi, au présent, de la relation qui permet à Lila et à Elena – l'amie prodigieuse et la narratrice – de résister aux forces qui les assaillent. La pauvreté, la violence des hommes de leur entourage font en sorte que les avenues offertes à ces jeunes filles sont réduites dès le départ, et l'amitié devient pour elles une façon de maintenir ouverte la possibilité d'inventer, à deux, une vie qui ne soit pas trop terne. Dans le quartier de Naples où elles grandissent, les enfants quittent l'école très jeunes – quand ils y vont – pour ensuite se conformer à la vie adulte en une répétition qui les condamne à s'engager sur un parcours peu enviable, dont témoigne l'aigreur de ceux qui l'ont emprunté avant eux. Dans le Naples de l'après-guerre dépeint par l'écrivaine, les adultes sont résignés et considèrent l'ambition des jeunes – encore plus lorsque ce sont des femmes – comme le signe de leur ingratitude. Dans ce contexte, l'affirmation de soi, pour Elena comme pour Lila, passe par le refus des valeurs communes. En revendiquant effrontément leur liberté, elles s'attirent les sarcasmes et la colère de leur entourage, leur amitié reposant tout autant sur le rejet de la communauté que sur des affinités électives.

L'amitié est ainsi vécue comme une sorte de résistance au mode de vie imposé par le milieu. Vouées à une existence

domestique, les deux amies découvrent très tôt le plaisir de tenir tête à leurs proches même lorsque le combat est perdu d'avance. Cette complicité devant le tragique de l'existence, suggère Ferrante, est le matériau des amitiés durables ; on ne renie pas ce qui nous permet de survivre. La narratrice, maintenant une vieille dame, se remémore sa vie commune avec Lila en remontant à la source, ce quartier napolitain où elles ont grandi dans les années 1950. Même absente, Lila s'impose à son esprit. Elle est une amie prodigieuse, *L'amica geniale*, celle à qui on pardonne tout, celle qu'on ne peut oublier.

Au tout début du premier tome de la tétralogie, une scène fondatrice montre de quoi cette amitié est faite : « Un jour, Lila et moi décidâmes de monter l'escalier qui conduisait, marche après marche, étage après étage, jusqu'à la porte de l'appartement de Don Achille : c'est ainsi que notre amitié commença. » Dans le quartier, Don Achille sème la terreur auprès des enfants : « Don Achille, c'était l'ogre des contes, et j'avais interdiction absolue de l'approcher, lui parler, le regarder ou l'épier : il fallait faire comme si sa famille et lui n'existaient pas. » Cet homme annonce l'aura de terreur qui entoure la plupart des hommes du récit. Monter l'escalier qui conduit chez lui est une initiation. Il s'agit de ne pas céder à la peur, mais plus encore de renverser la situation : les filles qui n'ont pas peur font peur aux hommes, puisqu'elles sont imprévisibles. Si Elena se lie d'amitié avec Lila, c'est entre autres parce que cette dernière l'autorise à s'approprier la liberté qui lui revient.

Toujours chez Don Achille, près du soupirail de sa cave, les deux fillettes échangent leurs poupées. Sans hésiter, Lila fait passer celle de la narratrice à travers le grillage et la laisse tomber dans l'antre de l'ogre, comme pour mettre son amie au défi. Elena éprouve une douleur insupportable, mais elle retient ses larmes et décide plutôt d'imiter Lila. Si elle ne se montre pas à la hauteur, elle pourrait perdre sa seule amie, en plus de sa poupée :

« Moi aussi, je suis capable de faire comme toi », récitai-je aussitôt à voix haute, épouvantée.

ELENA FERRANTE

L'amie prodigieuse

Traduit de l'italien par Elsa Damien
Gallimard, 2014 [2011],
390 p.

ELENA FERRANTE

Le nouveau nom

Traduit de l'italien par Elsa Damien
Gallimard, 2016 [2012],
554 p.

- Maintenant tu vas me la chercher.
- Seulement si tu vas chercher la mienne.

Les grandes amitiés sont cruelles, Ferrante n'a de cesse de le rappeler, et l'intérêt de lire cette écrivaine se trouve dans sa capacité à montrer comment elles peuvent être éprouvantes et néanmoins vitales. En retraçant le parcours d'une amitié qui s'étale sur plusieurs décennies, ponctué de silences s'étirant sur parfois plus d'un an, Ferrante s'offre le temps de montrer la mécanique subtile qui pousse deux amies à s'envier, à se trahir, puis à se détester, sans toutefois en arriver à couper définitivement les ponts, ces violences étant indissociables de l'amour qu'elles se portent. La scène où les deux amies sacrifient les poupées qu'elles s'étaient confiées est programmatique : elles doivent bien sûr faire preuve de bienveillance, mais elles doivent aussi être capables de dureté. En agissant ainsi, Lila et Elena s'obligent à faire face ensemble à un danger auquel elles auront ensuite à se frotter seules, ce danger que représentent les hommes, surtout ceux qui prétendent aimer les femmes. Dans l'univers de Ferrante, les personnages ont l'amour si rude qu'il y est presque reposant de se détester un peu.

Sans proposer une étude sur l'influence du milieu, Ferrante illustre la manière dont les pressions extérieures peuvent faire dévier les trajectoires individuelles. Le hasard, dans tout ce qu'il a d'injuste, sépare très tôt Elena et Lila. Alors que cette dernière était la plus douée de leur classe, elle doit quitter les bancs d'école pour travailler à l'atelier de chaussures de son père et de son frère, tandis qu'Elena poursuit ses études. Elena, bien consciente de cette injustice, voulant réussir pour son amie qui n'a même pas la chance d'essayer, redouble d'ardeur afin de connaître du succès. D'ailleurs, à plusieurs reprises dans le roman, Lila incite Elena à se surpasser, comme si le succès de son amie pouvait racheter ses propres souffrances. Ainsi, l'été où Elena est recalée en latin, Lila lui demande de passer une heure par jour avec elle, dans le jardin public, pour l'aider à réviser cette matière qu'elle maîtrise même si elle ne fréquente plus l'école. Se sachant condamnée à mener une existence qu'elle n'a pas choisie, elle voit dans les études d'Elena l'occasion de les sauver toutes deux : si cette dernière réussit à échapper à la misère du quartier, tout n'aura pas été vain.

Au fil de la tétralogie, Elena cherche à se montrer à la hauteur des exigences de son amie en restituant fidèlement leur passé commun. C'est dans ce pacte implicite que l'écriture intervient. Car si, au fil du temps, les rencontres se font de plus en plus rares, Elena montre de quelle façon Lila, malgré la distance, constitue une présence fondamentale. Plus qu'une interlocutrice mentale avec qui dialoguer, elle devient peu à peu une figure autoritaire qui lui offre l'opportunité d'évaluer sa vie.

Être à la hauteur de cette amitié, croit-on comprendre après la lecture des deux premiers tomes, consiste pour Elena à se faire écrivaine. Lorsqu'elles étaient petites, les deux amies avaient rêvé ensemble d'écrire des livres, et à l'âge de treize ou quatorze ans, Lila avait écrit un récit qu'Elena avait jugé magnifique, intitulé « La fée bleue ». Des années plus tard,

lorsqu'Elena publie son premier roman, l'institutrice de l'école primaire lui fait parvenir un colis dans lequel se trouve le récit de Lila. C'est alors qu'Elena reçoit la confirmation de ce qu'elle soupçonnait depuis longtemps ; tout ce qu'elle entreprend, même lorsqu'il s'agit d'affirmer sa personnalité, porte la marque de son amie. En effet, ce premier roman relate sous un mode fictionnel un moment où Lila a trahi leur amitié. Racontant un épisode crucial de leur vie de jeunes femmes, il constitue pour Elena l'occasion de se libérer de l'influence écrasante de Lila. Écrire ce livre a été pour elle un moyen de prendre ses distances tout en affirmant sa singularité.

Condamnée à être moins séduisante, moins magnétique que ne l'est Lila, Elena croit pouvoir triompher dans le monde des lettres, en affichant sa compréhension de l'existence humaine acquise lors de ses longues années d'études, alors que son amie menait une vie misérable auprès d'un mari détestable. Or en relisant « La fée bleue », elle constate avec accablement que là aussi, elle n'échappe pas à l'emprise de l'amie prodigieuse : « Les petites pages enfantines de Lila étaient le cœur secret de mon livre. Si on avait voulu comprendre d'où provenait la chaleur de mon texte et d'où partait le fil robuste mais invisible qui faisait tenir ensemble mes phrases, il aurait fallu consulter cet ouvrage d'enfant, ces dix feuilles de cahier avec une épingle rouillée, une couverture décorée de couleurs vives, un titre et pas même de signature. » Au moment même où elle croit s'affranchir de



Le crapaulancier au travail.

l'influence de Lila en écrivant un livre qui serait la preuve de son indépendance chèrement gagnée, Elena révèle l'influence souterraine que cette dernière a eue sur elle, de façon inconsciente mais non moins décisive.

L'importance de la suite romanesque de Ferrante se manifeste dans ces moments où la profondeur de l'amitié est enfin révélée. La lisant, on a l'impression de découvrir des évidences qui ne nous étaient pourtant jamais apparues avec autant de force auparavant. Notre point de vue initial, le paramétrage par défaut qui fait qu'on s'estime relativement maître de son destin, capable de prise de décision, est ébranlé ; le visage inoubliable de l'amie, dans la foule qui arpente les chemins empoussiérés de notre mémoire, permet plus que tout autre d'accéder à l'expérience d'être soi. L